

Un jaune d'œuf sinon rien !

Textes écrits par Olivier ISSAURAT

on encore sur mon site : <https://internautique.i-stef.com/>

on peut me retrouver sur mon blog : <https://internautique.i-stef.com/blog>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr

La jaunisse

Tout a commencé le jour de l'enterrement.

Je revenais d'un long séjour en Amazonie pour le compte du National Géographie Club. Je travaille dans cette publication depuis plusieurs années comme pigiste. Je ne suis pas très riche, mais je peux vivre modestement de mon activité.

Le 25 juillet, j'ouvre ma porte derrière laquelle le courrier s'amoncelle. Parmi les factures se trouve une enveloppe blanche bordée de gris avec une croix sur un côté. J'y apprend la mort d'un ami très cher, le Vicomte de Neufle-le-Haut. L'enterrement est prévu pour le 31, nous sommes déjà le 30, il me reste juste le temps de me préparer. Je loue une voiture, un costume noir et achète de nouvelles chaussures. Mes Pataugas éculées noircies par la terre et les longues marches risquent de nuire sérieusement à mon image.

Le lendemain, après une très mauvaise nuit, je suis en route pour Neufle-le-Haut, dans l'Oise, la partie nommée le Vexin Français. La route est mauvaise, il a beaucoup plu la veille et l'eau s'est mêlée à la boue.

Robert a été un très bon ami. Il m'a souvent dépanné lorsque j'étais dans la misère, occupant une chambre insalubre, sous les toits parisiens. Nous nous sommes rencontrés à l'Institut des Hautes Etudes Géographiques, rue d'Ulm. Nous partagions le même banc et le même ennui face à de vieux croûtons qui professaient tristement sur la représentation de l'espace et l'occupation des sols au XVIII^{ème} siècle. Nous avions une autre passion, les filles de chez La Bougresse, maison tout ce qu'il y avait de bien pour satisfaire nos désirs.

En échanges de ces bienfaits, je lui offrais mes cours et lui rédigeais ses dissertations. Le brave homme a fait tant et tant, qu'il s'est hissé à la première place. Il est devenu le plus jeune directeur du Musée des Colonies auxquelles il ne connaissait rien.

Au cours de l'enterrement je croise un autre ami, Chabane qui aurait eu sa place comme directeur du musée. Au moins, la colonisation, il sait ce qu'il en retourne. Nous fermons le cortège et pouvons deviser tout en marchant.

- Le pauvre, de quoi est-il mort ?
- De la jaunisse.
- De la jaunisse ? répète-je bêtement en écho.
- Un jour, il est rentré chez lui, il revenait d'une brocante où il avait trouvé son bonheur et le soir, on le découvrait, étalé sur le sol, devant son miroir, raide mort.

De vieilles rombières nous intiment l'ordre de nous taire et nous en restons là.

Plusieurs jours se sont écoulés et voilà qu'un courrier atterrit sur mon tapis.

Monsieur Laurent Quénot,

*Je vous prie de passer à la chambre notariale de Neufle-le-Haut,
vous y attend un courrier de monsieur le Vicomte.*

Nous vous prions etc. etc.

Le lendemain me voici à nouveau sur la route de Neufle-le-Haut. Cette fois, il n'a pas plu la veille et le soleil est de la partie.

Un vieux monsieur en queue de pie m'attend sur le pas-de-porte d'une belle maison provinciale. Il me fait signe de le suivre et m'introduit dans ce qui devrait être un bureau. Cela ressemble plus à un boudoir avec des portes d'au moins trois mètres de haut. Un petit bonhomme rondouillard lève péniblement le nez de ses dossiers et me fait signe de m'asseoir. Je sens bien qu'il n'apprécie guère ma présence, comme si elle pouvait jeter le discrédit sur sa demeure. Il me donne du monsieur comme à un ministre et me tend une lettre cachetée. Je le quitte en le saluant d'un mouvement de la tête, ce qui n'a pas l'air de lui plaire beaucoup. Je ne m'en formalise pas plus que nécessaire, il y a peu de chance que nous fassions à nouveau affaire.

Je m'arrête sur le bas-côté, ouvre ma lettre. Elle est écrite d'une main de femme. Celle-ci ne se présente pas mais m'invite à récupérer mon dû au plus vite. Il y a une liste de trois dates dont une qui me convient parfaitement puisque c'est demain. Je loue une chambre dans un hôtel qui fut de standing mais dont le lustre est passé depuis belle lurette. C'est la bonne qui m'accueille et me propose la chambre 14, à l'étage.

Je monte m'installer, la chambre 12 saute à la 14 directement. Un reste de superstition ancestrale.

Le lendemain je me présente à la porte d'une charmante demeure. Elle possède trois étages et cinq grandes fenêtres qui garnissent chacun des niveaux. Sur le toit, quatre chiens-assis doivent éclairer quelques chambrettes destinées au personnel de service. L'escalier extérieur s'ouvre largement sur un parterre de fleurs que divise une allée de cailloux blancs. La mère de Robert m'attend sur le perron, une cinquantaine d'années, un joli visage. J'en déduis que c'est elle qui a écrit la missive que l'on m'a remise.

Elle me tend une main gantée que je me sens obligé de baiser. Elle me conduit directement à l'étage, dans la chambre de feu, son fils.

- Votre dû se trouve derrière le drap. C'est une volonté de Robert, il est formel, ceci ne peut être remis qu'à vous et en mains propres.

Je la questionne sur la mort de son fils, elle m'explique qu'il n'est pas mort de la jaunisse, mais qu'il s'est tiré une balle dans la tête. Elle me demande de n'en parler à personne, que l'histoire de la jaunisse n'avait servi qu'à assurer un service funéraire en l'église Saint-Hernaut.

Elle m'abandonne dans la chambre en prenant soin de m'informer que je peux demander l'aide de Léon, le jardinier. Je reste là un moment à contempler ce drap, une envie soudaine de voir ce qu'il dissimule s'empare de moi.

- J'ai oublié de vous prévenir, me dit-elle en revenant dans la chambre, mon fils tient à ce que vous ne dévoiliez le miroir qu'une fois chez vous.

La voilà qui repart aussitôt sans même un salut. Ses paroles m'intriguent et ne font que réveiller cette envie soudaine. Je m'approche, tends le bras.

- Madame m'envoie, monsieur a-t-il besoin de mon aide maintenant ?

- Oui mon brave.

- Je descends chercher le diable, avec le monte-charge, ce sera plus aisé.

Je me retrouve à nouveau seul. Ce drap me nargue, il semble dessiner un large sourire moqueur. Je l'attrape, l'arrache d'un coup.

Me faisant face, je découvre Robert.

Ce n'est pas mon image, mais celle de mon ami, cependant, en observant plus attentivement, elle se déforme légèrement. Une sorte de rictus lui tord le visage, ses yeux, habituellement d'un bleu éclatant, se ternissent. Le front proéminent se rentre en lui-même comme un ballon de baudruche que l'on aurait crevé. Je voudrais ne plus voir, mais je suis attiré par cette étrange étendue miroitante. Il ouvre grand sa gueule noire, semble vouloir articuler quelques phrases entre elles. Pas un son ne sort, pourtant je n'ai aucun mal à sentir ce qu'il tente de m'avouer. Il me dit regretter. Mais regretter quoi ? Il parle de malhonnêteté, de trahison. J'essaye de me concentrer sur ce qu'il veut m'expliquer, cependant mes yeux ne peuvent se détacher de ce visage qui se distord. Les yeux ne sont plus que d'ignobles trous où rougeoit la terreur.

Je suis si près du miroir, que mon nez effleure la surface glaciale de ce lac pour patineurs. J'y pose mes mains afin de m'en écarter, mais la force qui m'attire est plus puissante que celle que j'exerce pour m'en extraire. Sa bouche, un gouffre noir qui empeste la terre fraîchement retournée, continue d'éructer.

Cette fois je ne saisis que trop bien son propos. Il s'est servi de moi pour prendre ma place. Arrivé en tête du classement grâce à mon aide, il a savonné la planche de mon salut et m'a contraint à l'exil pour un salaire de misère. Lui, l'infâme, a su se vendre pour cette place au musée que je convoitais tant.

Il m'avait prévenu, ne pas dévoiler ce cauchemar en sa demeure, mais en la mienne. En face de moi, j'y aurais trouvé ma vérité et non cette plongée aux enfers dans un monde qui n'est pas mien. Je voudrais une dernière fois fuir cet océan d'horreur qui s'ouvre devant moi, il est trop tard, mes forces déclinent. Déjà mes yeux se noient dans son reflet, déjà mes mains ne sont plus miennes, déjà mon âme a laissé place à l'épouvante.

Comment cela se termine, je ne le sais exactement, mes souvenirs sont flous. Mais une certitude, le diable du jardinier m'était destiné.

Je crois qu'il n'y aura pas de service funéraire à l'église car le curé refuse d'écouter ma mère qui le supplie. Elle l'implore à genoux, parle de jaunisse, mais qui croirait une chose pareille, si ce n'est pour éviter d'être mis au ban du cimetière avec les damnés. N'est pas Vicomte qui veut.

Le jaune ne plaît pas à tout le monde

Une chambre dans Paris, celle de Florence. Son frère est venu la rejoindre. Elle se prépare pour aller en boîte, elle a besoin de l'avis de Nathan.

- Tu tiens absolument à sortir avec cette robe ?
- Que lui reproches-tu ?
- Elle est jaune ! Tu veux brancher qui avec une tenue pareille ?
- Le jaune c'est très attirant, regarde les abeilles.
- Les abeilles ? Quel rapport ?
- Le pollen.
- Ah ! Au lieu de t'occuper des insectes, tu devrais viser les mecs. Regarde ça ! Ce qu'il de faudrait c'est une robe fluo ras des fesses et bien plus échancrée à ce niveau là !

Il désigne sa poitrine.

- Quelquefois je me demande si tu me regardes vraiment comme un frère !
- Rassure-toi, t'es pas mon genre de femme. Puis t'es trop coincée et quand à la simple idée de te rouler une pelle, j'ai la gerbe !
- Je te remercie pour le compliment.

- Tu vas où en boîte ? Pas encore ce club minable rue de la Gaïeté ! Comment c'est le nom déjà ?
- Le Quint Flush.
- Rien que le nom est ringard !

- C'est certain que ça ne peut être à la hauteur de tes soirées qui rassemblent une bande de tocards dans des lieux improbables !

- Au moins on est engagé. On se réunit pour défendre un lieu partagé qui va être transformé en lotissement pour ultra riches !

- Bon j'y vais, tu me saoules avec tes propos politiques.

- Je te dépose si tu veux. En bécane, la rue de la Gaïté, y a en pour dix minutes...

Le Quint Flush. Florence est au comptoir, elle s'est déchaînée sur la piste et elle a soif.

- Qu'est-ce que je te sers ma chérie ?

- Un Bloody s'il vous plaît. Vous savez qui c'est le type qui occupe le centre de la piste ?

- J'suis nouveau ici. Il est beau n'est-ce pas ? C'est tentant, non ?

- Oui, j'y retourne !

- Bonne chance ma belle.

Une fois Florence partie, il ajoute « A mon avis, t'as aucune chance, il butine pas ce genre de fleur ! »

Florence revient un peu plus tard. Elle est moins enjouée. Le garçon ne fait aucun commentaire, il a vu comment elle s'est fait évincer par une pin-up jupe au ras de la culotte.

- Je vous offre quelque chose ?

Florence observe la nana qui s'adresse à elle. Il ne fait aucun doute qu'elle la drague.

- Les filles c'est pas mon truc, je préfère vous prévenir tout de suite.

- Tant pis. Le verre tient toujours, vous prenez un autre Bloody Mary ? Je vous ai remarquée tout à l'heure. *Elle s'adresse au serveur : Deux Bloody's !*

- On fait ça mes jolies.

- Alors, les affaires sont bonnes ?

- Si vous parlez de dégouter un type pour passer la nuit avec, pour le moment je me contente de faire le tour du présentoir.

- Elle est jolie votre robe !

- Vous êtes sérieuse ?

- Oui, il serait nécessaire de la raccourcir un peu, mais j'aime bien.

- Faudrait que je vous présente mon frère, vous feriez la paire.

- Vous n'avez pas une sœur plutôt ?

- Non, je suis la seule !

- Décidément, j'ai pas de chance. On retourne danser ?

- Bonne idée.

Il est quatre heures du mat, Florence rentre bredouille. Elle est quitte pour regagner son appartement à pied. Elle récupère ses affaires et remonte la rue Dufour.

- Alors, vous avez fait chou blanc ?

- Vous aussi à ce que je vois.
- Je vous ramène ou je vous approche d'un noctilien ?
- C'est pas de refus.

Florence s'installe sur le siège passager et met sa ceinture. La voiture démarre en trombe.

- Vous n'avez pas trop picolé ? J'aimerais arriver saine et sauve !
- Juste le Bloody que nous avons partagé.
- Ça vous fait un détour de passer par Denfert ?
- Non, j'habite moi-même rue Bassendi.
- Près du cimetière ?
- Exactement, et vous.
- Boulevard Saint-Jacques, de l'autre côté. Vous faites quoi après ?
- Me finir à la vodka en regardant une série nulle. Et vous ?
- Pareille mais avec un sancerre blanc. Ça vous tente ?
- Je préfère le vin jaune du Jura, mais à défaut je m'en contenterai.
- Vous avez des goûts de riche. Avec un peu de chance je dois en avoir une bouteille sous l'évier, offerte par un ami.
- Petit ami je suppose ?
- Non, connard patenté, au départ j'ai confondu !
- Ou alors il n'aime pas le jaune !